REPOLITISER LE TEMPS LIBRE

Recueil de textes

POUR UNE LIBÉRATION DU TEMPS LIBRE

Nikos Precas

Le doigt qui montre la lune n'est pas la lune. Nous avons certes besoin du doigt pour voir Et ce doigt ne nous trompe pas.
Mais si nous nous attachons à lui, nous pouvons manquer la lune et croire que nous avons été dupés par le doigt.

Tich Nhat Hanh Le silence foudroyant

Un moment propice

Les célébrations des 80 ans de Peuple et Culture en 2025, nous mènent sur la voie d'une mémoire qui questionne avec vigueur le présent. Elles exigent de nous plus qu'une remémoration historisante du passé.

Il nous faut être à la hauteur de cette occasion nous permettant d'honorer l'audace des fondateurs, en déployant la nôtre au-delà des limites habituelles.

Les pionniers ont été de leur temps, ont pris attaches au cœur de leur époque pour dire, être et agir en rapport avec les mouvements du monde d'après-guerre.

Nous devons être contemporains face à et avec ce qui nous concerne aujourd'hui.

Nous devons correspondre au temps qui est le nôtre, le dévoiler, le nommer afin d'être pleinement présents, engagés depuis la source, re-engagés au sein des enjeux, re-engagés au sein des possibles qui peuvent nous mener vers d'autres voies.

Mémoire

Nous ne tenterons pas ici une exploration historique de l'idée du temps libre portée par des mouvements sociaux et prise en compte dans des politiques publiques.

Nous ne tenterons pas une histoire de la notion du temps libre devenue concept des sciences sociales permettant des analyses sur la place et le rôle du travail dans les sociétés industrielles et sa dimension aliénante, des analyses sur les champs des possibles s'ouvrant pour l'être humain, les classes sociales et différentes parties de la population (place des femmes, jeunes…).

Mais il faut prendre en compte le passé qui ne cesse d'être présent, qui ne cesse de réclamer un regard vers ce qui n'est pas encore.

La révolution industrielle a installé un nouveau modèle de travail basé sur le salariat, basé sur l'utilisation maximale de la ressource humaine, comme de toutes les ressources sur terre, basé sur l'organisation hors-sol optimisant l'espace et le temps de chaque mouvement, de chaque déplacement, organisant la disposition des ouvriers et le déploiement des taches à exécuter.

L'homme disparaît derrière l'ouvrier, derrière l'employé.

La terre disparaît derrière les stocks disponibles à gérer.

Les ouvriers, les employés disparaissent derrière la planification rigoureuse des chaînes de production.

L'homme devient un stock disponible à exploiter au maximum.

La pensée managériale, la structuration performante de la production, la technologie accompagnant les rendements, l'idéologie capitaliste de l'extraction sans limites, la maximisation des profits, le rêve du progrès illimité et le contrôle des consciences populaires, posent les fondements des sociétés que nous appelons « modernes ».

Ainsi le temps devient de l'argent, le temps devient marché, science économique et l'homme, comme tout le reste sur terre, devient ressource.

Ainsi, ce nouveau temps, ce temps de la performance et du profit, doit régner sans partage, doit façonner la terre, le vivant et l'homme à sa guise.

Ainsi, ce temps devient un instrument d'exploitation et de domination globale.

Ce qui n'est pas temps de travail ne doit servir qu'à la récupération, au repos de la force de travail ; ce n'est pas l'homme qui est important ici, c'est sa force de travail. Il y a donc un temps non-occupé par le travail, nécessaire pour faire face aux limites physiques de l'homme.

Mais ce temps est une menace.

Il peut être la source de tous les dangers, il peut être le foyer à partir duquel l'homme pourrait comprendre, pourrait poser des questions, pourrait accéder à une parole.

Des institutions religieuses et des morales domestiques prennent le relais pour forclore la vie des ouvriers, des employés, les maintenant à leur place ; une place de pas-tout-à-fait-humain, une place de ressource de production.

Ce temps instauré par le capitalisme dit : il faut vivre pour travailler.

Enjeux

Nous imaginons aisément l'enjeu politique du temps devenu l'axe dorsal de tout un système.

Nous comprenons aussi pourquoi les ouvriers, les penseurs, les écrivains ont repéré le nœud autour duquel la domination capitaliste s'enroule pour façonner le monde à sa mesure.

Pour se mettre débout, pour pouvoir articuler quelques mots, pour aller vers l'autre, pour que l'autre nous reconnaisse et envisage des espaces communs de rencontres et de luttes pour des conditions de vie humaines, il faut quelques instants de pause.

Que quelqu'un arrête les aiguilles de la montre.

Que quelqu'un arrête les chaînes de production, les foreuses, les métiers à tisser, les hauts fourneaux.

Que quelqu'un dise autre chose que la parole des contremaîtres et des prédicateurs clamant les vertus du « bon pauvre ».

Ici et là des voix s'élèvent au péril de leurs vies, de leurs situations.

Ici et là, malgré la fatigue, la peur, des mains cherchent d'autres mains, des hommes deviennent parlant, cherchent à voir, à comprendre, à partager.

Et ceux pas-tout-à-fait-humains cherchent la clarté, se réunissent, s'éduquent, s'organisent, se reconnaissent, se mettent à rêver, se mettent en mouvement.

À partir de quelques instants de pause, à partir de ce non-temps travaillé, à partir de quelques instants décisifs pris sur l'immonde, d'autres possibles s'envisagent.

L'histoire est connue, les sources abondantes.

L'histoire de l'homme de l'ère capitaliste est celle du temps des chaînes de montage, du temps organisé, chronométré, séquencé, contrôlé, du temps de l'exploitation, de l'extraction, des injustices, du temps de l'ingénierie, de la gouvernance gestionnaire…

L'histoire est connue, les sources abondantes.

Contre le temps vorace s'imaginent d'autres temps.

Contre la domination temporelle du monde devenu marché, des libérations, des moments de vie se conquièrent.

Des temps hors travail pour rien, pour autre chose, pour se rencontrer, pour apprendre, pour faire avec, pour accéder à une parole, à une pensée, à une existence humaine, s'obtiennent de haute lutte.

L'enjeu est crucial, d'un côté le temps de l'homme-pas-tout-à-fait-homme et de l'autre l'homme débout, essayant quelques pas hors des sentiers de l'aliénation, rêvant, imaginant, aimant, regardant la dévastation de son être et de son monde, explorant d'autres possibles.

L'enjeu est de taille.

Si le nouveau temps est la cheville ouvrière du capitalisme, cet autre temps, ce temps hors travail pourrait le remettre en cause, pourrait dévoiler son essence, son implacable logique.

La mémoire nous aide.

Le passé nous parle encore, car le passé ne passe pas.

Temps libre

Dire « temps libre », dans ce contexte, est une proclamation audacieuse, un acte de combat, un appel au rassemblement pour autre chose qu'une vie humaine faite pour travailler, qu'une existence humaine détruisant tout sur son passage tout en croyant être au sommet de l'évolution des espèces sur terre.

Avoir le loisir c'est avoir le choix de faire ceci ou cela, c'est avoir assez d'énergie pour le penser, pour le faire. Imaginons l'abîme que cela représente pour la vie d'un ouvrier qui travaille, depuis l'âge de sept ans, sans relâche.

Que va-t-il devenir cet homme ?

Il ne saura pas être.

Il se perdra dans le vice. Il détruira l'ordre établi…

Et si jamais il pose des questions et avec d'autres, cherche des réponses ?

Et si jamais il parle, voit, comprend, conçoit autre chose que sa situation actuelle ?

Tant de combats voyez-vous.

Tant de luttes, tant de vies d'engagement pour délivrer le temps, pour le libérer du joug de l'exploitation, pour le faire sortir de l'usine, de la mine, des bureaux, de la morale.

Oui, l'histoire est connue, les sources abondantes, à nous de nous y remettre pour revenir à ce qui nous engage aujourd'hui.

Nous comprenons les analyses des fondateurs de Peuple et Culture.

Nous comprenons les travaux de l'un d'eux, Joffre Dumazedier (mon professeur), observant l'augmentation du temps libre, voyant dans ce phénomène devenant massif, l'avènement possible d'une autre existence humaine, d'un basculement vers une civilisation du loisir.

Joffre Dumazedier analyse, voit que ce qui fait société, pourrait ne plus être le temps de travailler, mais le temps libre.

Il veut croire à ce nouveau champ des possibles, à cette temporalité plus près de la vie, de la vie humaine, de la vie sur terre.

Joffre Dumazedier questionne et ce faisant offre à ce temps libéré de la noblesse, le relie à une dimension politique, une dimension de faiseur d'histoire.

Les jeux sont ouverts.

Les enjeux sont là.

Est-ce que le temps libre libérera l'homme, la terre, la vie, ou bien va-t-il être récupéré, exploité par la pensée marchande devenant un temps de perdition volontaire, un temps de fermeture égotique, un temps de satisfactions faciles, de plaisirs, de divertissements qui emprisonnent (Pascal), un temps, enfin, de contrôle des consciences et de la manipulation des masses ?

Le temps au cœur de la Polis.

Le temps, un enjeu politique central.

L'histoire nous éclaire.

Le temps libre a été à la fois source d'épanouissement, de transformations individuelles et collectives, mais aussi une machine engendrant le loisir spectacle, le loisir nouveau marché à investir, le loisir industriel (du cinéma, du livre, du tourisme…), captant à la source des cerveaux humains, rendant l'être humain bouffi de petites satisfactions, accro à son propre plaisir, isolé et manipulable à merci.

Qu'en est-il aujourd'hui ?

Quatre vingt ans après les jeux sont faits ?

Nous autres continuateurs de l'engagement pour un temps libérateur, sommes-nous de trop, sommes-nous des survivances sans emprise sur le réel, des micro milieux sans voix ni poids ?

Nous le sommes si nous croyons qu'il n'y a plus rien à faire.

Nous le sommes si nous ne nous remettons pas en question, si nous poursuivons notre héritage sans effort d'appropriation qui réactualiserait l'impulsion originaire du temps libre.

Nous le sommes si nous croyons que le temps libre est libre de lui-même, qu'il est donné, que nous n'avons qu'à y être et puis c'est tout, que nous n'avons qu'à faire un tas d'activités, de sorties, à lire des tas de livres, à faire des tas de voyages et nous accéderons à notre être d'être humain, que nous n'avons qu'à continuer à dire et à penser que nous savons car nous maîtrisons maintenant une parole qui ne doute pas, qui se façonne grâce à la science, au militantisme, grâce à des mots qui vont vite, qui parlent fort et sont faits pour trouver des solutions.

Nous ne le sommes pas si nous disons que ne savons pas, que nous cherchons à nous placer dans l'énergie d'un recommencement réclamé par l'époque des grands basculements, que nous cherchons à nous placer dans l'instant décisif où tout apparaît à neuf et nous poser en face pour l'accueillir avec une posture de débutant, d'apprenti, plutôt qu'avec une posture d'expert.

Nous ne le sommes pas si nous freinons notre élan de tout recouvrir, avant même que cela ne se manifeste, par notre maîtrise, nos outils et nos méthodes, par nos compétences et nos modèles.

Comment serait-il possible de laisser l'émergence sociétale sans l'éclairer par notre intelligence ?

Nous ne le sommes pas si nous disons que nous savons parler.

Nous ne savons pas parler à partir de la langue qui dit toujours, la langue qui nous oriente vers la bonne posture de l'acuité du temps, de chaque instant, de la rencontre d'où peuvent jaillir des mouvements pour des temps libérés.

Nous ne parlons que la langue de l'expertise, une langue faite des concepts, des notions et autres bagages linguistiques des sachants, qui recouvre tout, manque d'humilité, d'écoute, qui refait le réel à sa guise.

Imaginons !

Que deviendrait le temps libre si nous ne savions pas parler ?

Nous serions des apprentis comme les fondateurs de Peuple et Culture, il y a quatre vingt ans.

Chaque mot serait nouveau.

Nous ferions la fête à chaque mot, jusqu'à ce qu'il parle depuis ses racines.

Alors, je crois que nous n'utiliserions pas le vocable « temps libre » sans considération de son cheminement dans l'histoire de nos sociétés.

Alors, peut-être, que nous ne dirions pas « temps libre » car nous serions conscients des dangers de recouvrements que cela comporte, des dangers d'oublis.

Le temps libéré

Peut-être que nous dirions temps libéré.

Car il faut le libérer à nouveau.

Le libérer de notre époque et de ce que nous sommes devenus, le libérer à chaque instant, être dans une présence qui réceptionne, intègre et interagit à neuf, par le commencement, être dans l'engagement que la situation réclame de nous, être dans l'humilité et l'audace de toute action juste.

Cela vaut la peine de nous engager sur la voie de libération du temps qui pourrait être libre.

Car malgré ce que dit le poète, nous avons un héritage.

Un autre temps ?

Il y a des regards, des pensées, des convictions qui ne se discutent pas.

Ils deviennent un avec le fait de regarder et donc de voir, avec le fait de penser et donc d'être, avec le fait d'être convaincu et donc d'agir.

Une des conceptions devenue invisible comme notre souffle (qui s'en soucie de la respiration?) est celle, très ancienne, du temps qui structure notre être.

Tout le monde le sait.

Tout le monde sait ce qu'est le temps ; questionnez autour de vous.

Se dégagera des réponses, une communauté de langage, signifiant une manière d'expérimenter le temps.

Oui, tout le monde le sait, le temps passe.

Le temps fuit, s'éclipse, se perd, s'écoule comme une rivière.

Le temps passe comme un coup de vent.

Rien ne le retient. Quoi qu'on fasse..., peine perdue.
Impuissants nous ne pouvons que regarder sa fuite.

Tout est dit, nous avons un présent inconsistant se transformant à en un temps passé et un temps à venir dont nous ne voyons pas grand-chose.

Ainsi sommes-nous, puisque nous sommes temps ; des présents inconsistants, des passés grossissants et des avenirs par delà le visible.

Mais d'où vient cette manière d'appréhender le temps ?
Y-a-t-il une autre manière de voir et d'être avec le temps ?

Aristote

Depuis l'antiquité grecque jusqu'à nos jours toute la philosophie, les sciences, les croyances, vivent sur une interprétation du temps bien précise et dont le traité aristotélicien sur le temps reste la source indépassable.

Depuis les Grecs anciens la vie sur terre se déploie à partir de cette conception du temps figurant sur une quinzaine de pages des écrits d'Aristote (Physique), d'où procède l'interprétation courante du temps comme une succession de « maintenant ».

Voici donc la source de notre horizon, de notre existence ; des maintenant qui passent, des maintenant allant à leur perte.

C'est un des fondements de la civilisation occidentale devenue mondiale. Le temps linéaire, le temps de la stricte succession chronologique, recouvre tout.

Ce temps porte en lui la vitesse qui ne demande qu'à s'emballer, porte le besoin de fuir l'insoutenable en le comblant avec des agissements, porte en lui la nécessité de le transformer en argent, plaisir, satisfaction, réussites, réponses, pouvoir...

Puisque nous sommes engagés dans une entreprise de libération du temps, il y a peut-être moyen de questionner l'inébranlable conception qui nous domine.

Et si la vision du temps qui passe n'était qu'une façade ?

Une façade qui, dans certaines conditions, peut avoir son utilité ; celle qui permet d'établir les horaires de trains. Mais une façade qui rend le monde plat, qui nivelle, qui appauvrit la richesse et la profondeur de tout ce qui est, en le condamnant en un instant qui passe.

Le temps ne passe pas

Et si nous disions comme Martin Heidegger « le temps ne passe pas. »

Oserions-nous faire nôtre cette affirmation ?

Oserions-nous, à partir de cette acceptation regarder ce qu'est notre vie, notre vie sur terre ?

Peut-être avons nous besoin de cette hypothèse renversante pour engager les célébrations de 80 ans de Peuple et Culture sur des voies de transformation, des voies de ré-politisation du temps qui manque d'audace, qui se complaît dans les spectaculaires agissements du connu et du maîtrisable.

Le temps ne passe pas !

Et si nous disions « le temps arrive », aurions-nous accès à une autre perspective ?

Nous pourrions nous poser dans ce qui arrive et non dans ce qui passe. Nous pourrions nous poser dans ce qui est en train d'arriver, ce qui nous arrive dessus et à quoi il nous faut faire face.

L'histoire arrive. L'histoire passe au présent.

« On se bat dans la rue… Vite, loura, habille toi et sortons… C'est ça, l'histoire, ça n'arrive qu'une fois. » (Le docteur Jivago B Pasternak).

Au lieu de nous lamenter sur la fuite du temps, nous pourrions nous placer devant l'arrivée du temps. Ainsi, le passé ne devient pas un gouffre d'effacement. Le passé se déploie sans cesse dans le présent et devient riche d'avenir.

Le passé n'est pas l'oubli, mais une ressource pleine d'imprévu et de possibilités en retrait. Le passé n'a jamais dit son dernier mot. Il a toujours à dire à propos de l'avenir.

Et si nous devenions des historiens parlant de l'avenir ?

« L'historien est un prophète tourné vers le passé. » (F Schlegel)
Toutes nos paroles, vite dites, semblent pâlir.

Et si nous avions seulement à être de notre temps ; être des contemporains ?

Que le temps prenne une autre tournure, qu'il ne soit plus compris et ressenti négativement (car il passe), mais positivement ; il arrive et nous demande de faire face, d'être dans l'histoire de l'arrivée, dans le déploiement de la présence.

Que fait le temps qui ne passe pas ?

Mais si le temps ne passe pas, que fait-il alors ?

Si avenir, présent et passé ne sont pas des maillons d'une chaîne strictement sériés les uns par rapport aux autres, ne sont pas écoulement linéaire auquel nous nous référons sans cesse, comment concevoir d'autres rapports au temps ?

Si le temps ne passe pas, nous avons, à chaque fois, le temps.

Nous avons toujours le temps d'être, d'être avec ce qui vient, ce qui naît. Le temps est l'instant où ce qu'il y a à vivre advient. Cet instant là est le mouvement de la maturation. Ce qui a mûri est ce qui est devant nous.

Le temps est l'instant du mûrissement.

La linéarité des trois temps (passé, présent, avenir) peut ne plus être le train qui, inéluctablement, passe.

C'est le temps politique, de la création, de l'action qui porte le mouvement de l'histoire.

C'est le temps de la posture juste, la résonance avec un rythme à chaque fois singulier et dont le tic-tac de l'horloge est la forme la plus pauvre.

Ce temps n'est pas la succession des moments mais l'interdépendance d'éléments proches et lointains, les influences visibles et en retrait.

N'appartient à ce temps que celui qui dans le présent, se sait à partir d'un passé et s'ouvre à son avenir, de telle sorte que les trois dimensions du présent, du passé et de l'avenir, sont exactement contemporaines et définissent l'instant.

Le temps qui advient est le temps politique, il dessine des communs, des lieux des convergences, des rapports avec les autres et l'environnement. Le temps devient cité, lieu d'habitation, construction collective, devient action à la mesure du monde.

Malgré ce que nous pensons, nous avons le temps, nous avons, à chaque fois, le temps qu'il faut.

Prendre son temps, dit-on, pour signifier l'importance d'accueillir ce qui arrive afin que nous puissions être acteur des événements dans le présent.

Prendre son temps n'est pas chose aisée, nous le savons.

Nous nous précipitons vers l'action, vers des réponses, des solutions et ce faisant nous nous déversons dans le torrent du temps qui passe et passe de plus en plus vite.

Libérer le temps

Libérer le temps de son écoulement est l'ultime engagement.

Libérer le temps de la gangue de la succession demande un apprentissage, des interactions qui nous transmettent la bonne posture.

Ainsi ce n'est plus la vie qui défile à cause du rapt du temps, mais le temps s'accomplit dans la vie, se déverse, sans se perdre, dans chaque geste, chaque parole, chaque rencontre, chaque action.

Nous arrivons à temps.

Nous sommes, ici ou là, au bon moment.

Nous n'en avons pas d'autres. Nous nous engageons dans ce qui nous est donné.

Nous pouvons le faire car nous savons attendre.
L'attente nous apprend à nous tenir dans le temps, attendre le temps qu'il faut.

L'attente ne consiste pas à attendre quelque chose. Lorsque nous attendons quelque chose ou quelqu'un, nous nous cramponnons à un attendu, à un résultat.

Attendre est un engagement à laisser venir et prendre la mesure pour agir.

L'attente nous met en contact avec le réel, nous préserve de la précipitation. Nous libère du temps qui file à sa perte.

Au-delà du temps anthropocentré

Le temps qui grignote la vie nous façonne.

Il nous emprisonne dans la préoccupation temporelle ; comment ne pas perdre son temps, comment occuper son temps, comment gagner du temps, comment posséder, assujettir son environnement le plus rapidement possible, le plus efficacement possible, comment dominer les autres et tout ce qui vit sur terre…

Le temps égocentré nous enferme dans une posture sans partage, sans dialogues et échanges. Dans l'ivresse du temps chronométré, nous nous éloignons de ce qui nous entoure pour nous réfugier dans l'égo vorace.

Nous quittons le sol, nous nous affranchissons de l'apesanteur terrestre pour une vie faite d'instantanéité immatérielle.

« Nous vivons dans un délai, plus dans une époque. » (Günther Anders)

Nous avons quitté le réel grâce à une abrasion du temps, au profit de la simultanéité des réseaux. Dans cette société liquide nous sommes pris dans un présent perpétuel, un présent d'oubli sans rapport à ce qui nous entoure, coupés de ce qui nous précède et interdis de tout avenir.

Nous n'avons plus accès à nous-mêmes car c'est à travers le temps que nous pouvons nous retrouver. Nous n'avons plus accès à la terre qui nous porte et nous nourrit, car la perpétuité du présent nous isole.

Le vide règne à l'intérieur de nous et autour de nous. Mais qu'importe.
L'industrie du divertissement veille.

Le temps libre devenu loisir marchand nourrit l'illusion de vie qu'est la nôtre.
L'industrie du loisir cherche à remplir le vide avec des faux-pleins.

Mais elle accroît le vide, elle tue le temps. Nous n'avons plus à faire l'épreuve de nous-mêmes. Nous sommes détournés de notre misère par des artifices qui, en escamotant cette dernière, ne font que l'augmenter.

Seuls et muets nous errons sur terre.

La terre est devenue un lieu d'errance sans limite. Nous sommes au cœur du sans-distance pris par le temps de la fulgurance, alors nous sommes en retard sur tout.

Nous sommes « les tard-venus » (Nietzsche)

Le temps-néant est partout, célèbre l'effacement des contraintes, célèbre la fausse liberté ; celle de l'homme seul, seul au monde, seul sur terre.

« Faillite des peuples et des destins – faillite totale. » (F Pessoa)

Arrêtons la montre un instant.

N'y-a-t-il plus que ce défilement du temps, que ce dès-ossement de la vie, cet illustre mensonge de l'immonde ?

Où sont passés nos convictions, nos engagements, nos espoirs ?

« Je cherche un homme. » (Diogène)

Nous sommes encore là malgré le vide qui s'agrandit, nous sommes l'étincelle qui résiste.

Nous pouvons libérer le temps, nous pouvons le ré-politiser.

Nous sommes encore là.

Débout tentons-nous d'être et d'endurer l'expropriation. Nous soutenons le regard pour voir la réduction du vaste et du multiple.

« Un petit monde plat, Afrique et Occident, va s'édifier. La même magie bourgeoise à tous les points où la malle nous déposera. » (Rimbaud)

Mais il y a un autre temps.

Il y a un autre temps quand je me tiens devant l'arbre et me laisse pénétrer par son énigmatique présence, quand je me laisse guider vers un rapport au réel d'une pluralité en mouvement.

Il y a un autre temps, nous le savons tous assis autour de la table, faisant vivre des intelligences variées pour préparer une action, un événement, pour animer une séance avec les habitants, pour découvrir ensemble un film ou un livre.

Un autre temps advient lorsque l'ami, l'autre, m'ouvre la voie vers quelque chose d'impensé, lorsqu'il éclaire ce qui reste dans l'ombre, ce qui maintenant me transforme faisant bouger les limites de ma perception.

Un autre temps, en effet, se déploie à partir de nous qui tentons d'intégrer dans notre quotidien une autre utilisation des lieux, des outils, une autre uti-

lisation de l'eau, de l'air que nous respirons, une autre conscience d'être plus vaste que le petit moi pris par la peur et la facile satisfaction.

Durant ce temps qui ne passe plus, nous devenons une puissance en symbiose, une forte résonance qui accompagne les mouvements de création, de mobilisation et de transformation.

Nous devenons être-monde !

Nous devenons être-possible !

Nous devenons être-libre !

Nous retrouvons la terre.

Nous retournons sur terre ; celle qui est menacée et devient menaçante. Nous nous ancrons retrouvant un foyer, des racines et une manière d'habiter sans détruire.

Un temps enraciné s'offre à nous.

L'être-libre assume une responsabilité qui ménage un temps d'accueil et d'interactions, ménage une autre habitabilité.

Nous pouvons prendre place dans un temps hétérocentré nous déposant au cœur d'un destin commun, dans une dépossession libératrice, dans une intelligence nourrie de questionnements.

Nous sommes des continuateurs d'un héritage encore vivant, un héritage qui ouvre chemin vers l'avenir.

Car un jour l'instant décisif m'a dit qu'il faut laisser le ciel dans sa liberté d'être sans le ramener à du connu, sans l'enchaîner avec nos définitions, nos qualificatifs.

L'enjeu du temps de la symbiose est de libérer la liberté d'être des choses vivantes ou non, de les libérer de l'anthropocentrisme qui dévaste la terre et nos sociétés.

Ré-politiser le temps c'est dévoiler le désastre de la liberté du petit-moi, de l'individu seul au monde et le laisser se déployer dans des interactions, dans l'expérience de la réception.

L'être-libre libère l'autre afin qu'il advienne, qu'il prenne place dans le présent et l'ensemence de son altérité.

Nous le faisons déjà.

Nous savons, par moment, laisser s'épanouir la liberté d'être-ensemble et nous guider vers la Cité, vers l'action politique, l'action qui transforme.

La liberté n'est pas une marchandise.

L'être humain n'est pas d'emblée et sans effort, il a à être pour s'appartenir et appartenir, pour prendre soin de son quartier, de ses voisins, pour faire vivre

les communs, pour s'intégrer dans des dynamiques terrestres.

L'homme retrouvé ne cherche pas à posséder la liberté. Il l'a fait vivre grâce à sa parole, ses gestes, ses actions, sa présence.

Le temps libéré nous dépose au cœur de notre monde.

Nous pourrions écrire lyberté avec un « y » pour signifier l'enracinement d'une présence humaine désencombrée. Nous « y » sommes, pleinement engagés dans un temps qui accueille et tisse des liens multiples.

Ainsi, peut paraître un territoire plein, se manifeste la terre avec ses composantes, ses cycles et ses contraintes, s'impose une co-responsabilité, une éthique libératrice.

Le temps lyberé nous délivre du poids des possessions et de l'obtention des résultats.

Le temps lyberé nous ramène sur terre, dans le quotidien foisonnant.

En un instant décisif s'ouvre la ville, la société afin que nous « y » soyons.

À ce moment nous saurons que nous sommes temps, nous sommes ce temps qui nous est donné à vivre. Nous saurons parler avec des mots frais et endurants. Nous saurons agir en interaction avec les multiples figures du monde et de la terre.

Le petit-être isolé ou le militant désespéré, nous les intégrerons dans l'éclat de la présence politique qui peut agir sur le proche et le lointain, sur l'ordinaire, sur l'air que nous respirons, sur l'alimentation qui nous nourrit, sur l'eau qui nous offre la vie, sur le vivant qui nous rend terriens.

Tout ce qui est dit ici peut être surprenant ou obscur, mais puisqu'il est question de temps, soyez patients et endurants dans la lecture.

Nous avons le temps qu'il faut. Il est peut-être temps de le retrouver.

Nous n'avons pas tous les jours 80 ans.

Metz 2025

AVEZ-VOUS UN PEU DE TEMPS ?

Nikos Precas

Je vous vois vous débattre contre le temps, je vous vois pris par un temps devenu autre. Je vous vois être dans un débordement permanent de la vie, allant vers un trop plein fabriquant du vide.
Je vous suis dans cette accélération du temps, dans cette urgence dépassée par autre chose de plus urgent qu'elle.
Je vous cherche dans le jaillissement paroxysmique qui rend le temps fou de vitesse, qui réduit la durée entre le début et la fin, qui enfante et tue en même temps. Allons-nous vers une simultanéité de la naissance et de la mort ?
Allons-nous vers un temps qui accoucherait des choses déjà mortes ?
Le temps s'est détaché des liens anciens, vogue maintenant sur une immensité sans temps. Il s'est retourné contre lui-même. Il ne supportait plus sa longueur, sa lenteur et son poids. Il ne supportait plus la mémoire, les souvenirs, le passé et l'encombrant présent cherchant des interconnections dans le multiple.
Alors le temps n'est plus, il ne peut plus être défini comme avant.
La simultanéité du début et de la fin de toutes choses, l'a tué.
Nous sommes dans un non-temps.
Nous sommes dans des fulgurances temporelles qui s'illuminent et s'effacent en même temps.
Ce non-temps a besoin de brillance, du clinquant, de l'embrasement, de feux de paille. Il éblouit, sidère, captive, bouleverse et disparaît, laissant ce qui est lié à lui amorphe, aphone et apatride.
Ce non-temps est une éternité inversée ; cela va tellement vite que plus rien ne bouge, il y a tellement de choses qui apparaissent qu'il ne se passe plus rien.

Le temps n'existe pas en dehors de l'être humain.
L'homme est un Être de Temps. Nous sommes temps. Être et Temps (Heidegger). Prenant appui sur ce lien essentiel, je peux approcher le temps via l'être humain.
Ce faisant j'arrive à un autre éclairage sur le temps devenu non-temps et ses conséquences sur l'existence humaine.
Je retiens ici (Aristote éclaire la voie) trois composantes pour penser l'être humain.

1. L'homme a besoin d'un lieu pour exister. Il ne peut être de nulle-part, il est, toujours, de quelque part.
Voici donc le Topos au sein duquel l'homme a à Être. Il y a une localité de l'Être, un foyer, une terre natale à partir de laquelle l'homme advient.
Il s'agit du milieu, de l'environnement au sein du quel une place doit être recherchée pour l'homme.
L'homme habite un lieu entre ciel et terre. Il est en quête du bon lieu, d'un lieu propice. C'est l'ancienne idée de l'Utopie ; un lieu pour pleinement être.
Que peut devenir l'être humain sans lieu, sans terre natale, sans racines ?

2. L'homme est un temps, une durée, un moment, une intervalle. Il est plusieurs temps à la fois : passé, présent, futur.
Il ne vit pas seulement sur un écoulement linéaire du temps, mais aussi dans des temporalités cycliques ; des boucles existentielles. L'homme sait qu'il est temps, qu'il n'est qu'un temps. Il se sait mortel.
C'est le Chronos.
Que peut devenir l'homme pris par le non-temps ?

3. La vie en général et l'être humain en particulier sont mouvement, énergie, action. Voici Energia, Dynamis.

Ce qui est vivant est en mouvement ; sans mouvement point de vie.
La vie est déploiement ; naissance, développement, mort, naissance…
Chaque action engage l'être humain dans un temps en accord avec ce qu'il y a à faire et en accord avec un milieu, un lieu.
Si nous sommes dans rapport équilibré entre l'objet de l'action, sa durée et sa localisation, il y a une présence Éthique de l'homme. Il est ainsi ajointé à un lieu, il prend racine. Il est accordé à un temps relié à toutes les épaisseurs existentielles et son action s'accomplit et s'enrichit de toutes les composantes de la vie.
Que devient l'action de l'être humain qui n'a ni lieu, ni temps ?
Quel homme porte de telles actions, quel monde façonne-t-il avec ces actions ?
L'homme est sans rapport au lieu, à la terre, au topos.
Il s'est déraciné, a été exilé façonnant ainsi un destin d'errance, un destin d'apatride. Il s'est affranchit de la responsabilité qu'impose une vie en rapport avec la terre et à un temps proprement humain.
Il s'est mit à dicter des lois et des règles hors sol.

Ce déracinement, cette rupture avec la terre l'a propulsé vers une individualité fragmentée et irrémédiablement isolée.
L'homme ne voulait plus apprendre de la terre, du ciel, des animaux, de la pluie et du vol des oiseaux. Il ne voulait plus apprendre grâce à l'effort, à la patience, à l'endurance. Le non-temps a tué la relation éducative.
Il était seul maître à bord (maître et possesseur du monde. Descartes). Il est maintenant son propre professeur. Il n'a besoin de personne pour apprendre, il est à la fois émetteur et récepteur de toute transmission.
L'homme sans terre et sans temps, sait.
L'exil de cet homme a fouetté le temps, l'a fait sortir de ses gongs. L'apatride a besoin de vitesse pour palier à l'absence de sol. Il a besoin de la perpétuelle instantanéité pour ne pas se préoccuper de l'endroit où il est.
L'homme bâtit mais ne sait plus habiter.
Il a oublié la vision de l'Utopie, il vit maintenant dans l'Atopie (l'absence de lieu), il vit dans un monde plat, un monde qui ne peut exister que grâce au calcul.
Qui se préoccupe du soleil qui annonce le matin, des étoiles qui appellent dans le foisonnement de la nuit, de son bureau afin de dire bonjour aux choses qui lui permettent de travailler, à l'autre qui n'est pas seulement une variable de gestion ?L'homme de l'Atopie doit aller plus vite que le temps, plus rien ne doit arrêter cette course. Il doit aller plus loin que sa propre nature qu'il juge imparfaite, plus loin que la planète terre déjà détruite…
L'homme sans temps, sans lieu et aussi un homme sans action, sans réel mouvement.
Il n'agit plus recherchant des accords entre le lieu, lui-même et ses actions. Il agit pour combler le vide existentiel. Il agit dans la négation de l'action n'étant plus reliée à l'obtention des résultats, à la fabrication d'objets et encore moins à son propre accomplissement.
L'action est prise par le non-temps, elle se situe au-delà de obsolescence programmée, elle est frappée par la naissance morbide. Elle est juste un affichage, une manière de remplir le vide qui ne cesse de grandir.

Je sais que vous n'avez plus de temps, mais je sais aussi que vous pouvez retrouver la Voie du temps.
Nous la retrouvons, malgré les forces contraires (charges de travail, fatigue, angoisses…), lors de nos rencontres où les regards disent la reconnaissance, l'appartenance au commun et une intelligence du cœur. Nos faits et gestes bâtissent un lieu pour être, notre parole s'installe dans un temps nécessaire pour bien dire, pour pleinement être.
Nous arrivons à être-ensemble, à être dans la gratuité de la présence et dans le don de la main qui accueille, qui ne demande rien.
Continuons à perdre notre temps pour nous retrouver, continuons à déboussoler le non-temps qui ne peut pas être lorsque la poignée de main construit une vision utopique au plus près de la force partagée.

Grenoble, Novembre 2023

LE TEMPS LIBRE ET LE TEMPS LIBÉRÉ : REGARDS CROISÉS DE L'ÉDUCATION POPULAIRE ET DE L'ACCUEIL PAYSAN

Accueil Paysan à plusieurs mains…

Dans nos sociétés contemporaines marquées par l'accélération constante des rythmes de vie et la marchandisation croissante du temps, la distinction entre «temps libre» et «temps libéré» prend une dimension particulièrement significative. Cette réflexion s'inscrit dans le cadre des valeurs portées par deux mouvements complémentaires : l'éducation populaire et l'accueil paysan. Ces approches proposent une vision alternative de l'organisation sociale du temps, où celui-ci n'est plus considéré comme une simple ressource à exploiter mais comme un espace d'émancipation collective et individuelle.

Le temps libre : au-delà du simple loisir

Le temps libre, dans sa conception dominante, est souvent réduit à un temps de consommation et de divertissement, une simple parenthèse entre deux périodes productives. Il s'agit d'un temps où l'individu est libéré de ses obligations professionnelles, mais reste souvent prisonnier des logiques marchandes qui structurent l'offre de loisirs standardisés.

L'éducation populaire propose une vision radicalement différente du temps libre. Pour ce mouvement né des luttes sociales pour l'émancipation, le temps libre n'est pas un simple temps de récupération ou de consommation passive, mais un espace potentiel d'apprentissage, de création et d'engagement citoyen. Il s'agit de transformer le temps disponible en opportunité d'une pédagogie de la libération où chacun devient acteur de sa propre formation.

Dans cette perspective, les initiatives d'éducation populaire (centres sociaux, universités populaires, mouvements d'éducation nouvelle) visent à créer des espaces où le temps libre devient un temps d'émancipation collective, de partage de savoirs horizontaux et de construction de projets communs.

Le temps libéré : une reconquête politique

La notion de «temps libéré» va encore plus loin. Elle ne se contente pas d'investir différemment le temps libre existant, mais questionne fondamentalement le partage entre temps contraint et temps disponible. Le temps libéré est celui que l'on arrache aux logiques productivistes pour le mettre au service d'autres valeurs : la convivialité, la création, l'engagement, la contemplation.

L'accueil paysan s'inscrit pleinement dans cette démarche de libération du temps. Ce réseau de Paysans Accueillants Aménageurs propose une forme d'agritourisme solidaire où la relation au temps s'affranchit des rythmes urbains et industriels. En ouvrant leurs fermes, ces paysans ne proposent pas seulement un hébergement, mais un véritable partage de leur mode de vie, marqué par une temporalité différente, rythmée par les cycles naturels, les saisons et le vivant.

La dimension pédagogique est centrale : il s'agit de faire découvrir aux visiteurs, souvent urbains, un rapport au temps qui n'est pas celui de la performance et de l'immédiateté, mais celui de la patience, de l'observation et du soin. Le temps des semailles n'est pas celui de la récolte, et cette évidence paysanne constitue une puissante leçon pour repenser nos existences contemporaines.

Convergences et perspectives

Les approches de l'éducation populaire et de l'accueil paysan convergent dans leur volonté de réinventer notre rapport au temps :

1. **La dimension collective** : Contre l'individualisation du temps libre, ces mouvements proposent des expériences partagées où le temps devient un bien commun.

2. **L'apprentissage permanent** : Le temps libéré est un temps d'autoformation et de formation mutuelle, où les savoirs circulent horizontalement.

3. **L'ancrage territorial** : Ces deux démarches sont profondément enracinées dans des territoires vivants, proposant une alternative à la déterritorialisation des loisirs standardisés.

4. **La sobriété heureuse** : En rupture avec la surconsommation du temps, elles valorisent des plaisirs simples, des rencontres authentiques et un rapport apaisé au vivant.

Dans un contexte de crises multiples (écologique, sociale, démocratique), ces visions du temps libre et du temps libéré constituent de précieuses ressources pour imaginer d'autres modes de vie. Elles nous invitent à dépasser l'opposition entre travail et loisir pour penser un temps véritablement émancipé, où chacun peut développer pleinement ses capacités tout en contribuant au bien commun.

La distinction entre temps libre et temps libéré, éclairée par les pratiques de l'éducation populaire et de l'accueil paysan, nous invite à une véritable révolution culturelle dans notre rapport au temps. Il ne s'agit plus seulement de «gérer» notre temps, mais de le «libérer» collectivement des logiques d'accélération et de marchandisation qui l'aliènent.

Cette libération n'est pas une utopie lointaine mais se construit déjà dans les multiples initiatives qui, sur nos territoires, inventent un autre rapport au temps : jardins partagés, ateliers d'échange de savoirs, systèmes d'échanges locaux, habitat participatif, tiers-lieux ruraux...

Dans ces espaces-temps alternatifs se dessine la possibilité d'une société où le temps ne serait plus un ennemi à vaincre ou une ressource à exploiter, mais le médium même de notre émancipation collective et de notre reconnexion au vivant.

Mars 2025

Recueil de trois textes écrits pour le week-end du 11 au 13 avril 2025 organisé à Grenoble dans le cadre des 80 ans de Peuple et Culture, mouvement d'éducation populaire qui œuvre à une appropriation du temps libre et du Loisir par toutes et tous, pour une émancipation individuelle et collective.

PEUPLE & CULTURE
Mouvement national d'éducation populaire
peuple-et-culture.org